

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50 Six mois... 26.00 Un an... 50.00

JOURNAL DE ROUBAIX MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX INSERTIONS: Annonces: la ligne... 26 Réclames: ... 30 Faits divers: ... 50

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A TOURCOING, rue d'Havré, 25. A ROUBAIX, aux bureaux du journal.

ROUBAIX, LE 28 DÉCEMBRE

Table of stock prices: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) 27 DEC 28 DEC

Table of stock prices: Dépêche communiquée par MM. NOULEZ, GANNISSIÉ et C° 27 DEC - 28 DEC

Table of stock prices: Dépêche communiquée par la Succursale de Crédit GÉNÉRAL FRANÇAIS, 4, rue Nain. Cours de clôture

Table of stock prices: DÉPÊCHES COMMERCIALES

Bulletin du Jour

Les partisans de la révision limitée, ont la naïveté de vouloir faire porter les discussions du Congrès sur trois ou quatre points fixés d'avance: élargissements de la base électorale du Sénat, suppression ou changement de mode d'élection des inamovibles, attributions financières du Sénat.

C'est par pure obéissance au « pouvoir exécutif », qu'ils acceptent un programme qui n'a d'autre but que de bouleverser la Constitution. Leur condescendance ira-t-elle jusqu'à voter le rétablissement du scrutin de liste? Car il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de la révision, mais d'une modification radicale dans la nomination des députés.

Nous disions l'autre jour, que si la révision limitée était votée, elle aurait pour conséquence logique d'abréger de nouvelles élections sénatoriales, ensuite la suppression du Sénat, probablement aussi le rétablissement du scrutin de liste, et conséquemment des élections législatives à brève échéance.

A ceux qui seraient tentés de dire que nos craintes sont chimériques, le National répond:

Il est évident qu'une réforme électorale doit logiquement être suivie d'élections générales. Ni le ministère qui aura exigé la révision, ni les Chambres qui l'auront votée ne résisteront longtemps aux sollicitations des intrançais pour la dissolution de la Chambre.

L'Osservatore romano nous fournit le commentaire autorisé du discours prononcé samedi par Léon XIII. Cet organe du Vatican dit qu'on s'attendait à ce que le pape fit entendre à l'égard du gouvernement « un langage d'une sévérité extrême, et à ce qu'il prononçât une condamnation énergique et explicite contre ceux qui ont réduit l'Eglise et son chef à l'intolérable situation actuelle. »

L'article de l'Osservatore romano se

termine par ces paroles: « Dans la vie des individus comme dans l'histoire des nations, il y a des moments suprêmes dont dépend leur avenir. Malheur au peuple qui ne connaît pas son heure! Que l'Italie réfléchisse aux dangers qui la menacent, si elle ne répond pas à l'appel de Léon XIII et si elle ne se pénètre pas de toute la gravité du moment fatal. »

QUE VEUT M. DE BISMARCK?

La question romaine est de nouveau posée devant l'Europe. Bien fou qui le nierait, bien aveugle qui ne le verrait pas. Qui la ressuscite? L'Allemagne. Pourquoi et contre qui?

Notre réponse à cette double question se trouve dans une lettre qu'adresse à la Patrie un homme politique considérable, à la date du 11 décembre.

Entre autres explications que contenait cette lettre, simple et nette exposition de la question, voici ce que disait cet honorable et très bien informé correspondant:

« En ressuscitant aujourd'hui la question romaine, ce n'est point l'Italie qu'il (M. de Bismarck) menace évidemment; car ce serait, en ce cas, rompre avec ses habitudes, adopter une politique de ligne droite, et, moi qui le connais, je vous affirme qu'il ne s'y résoudra jamais. Il menace évidemment les forces politiques qu'il sait devoir rencontrer derrière l'Italie dans le cas où la durée de l'empire révolutionnaire qui s'est accomplie à Rome serait mise en question. »

« Ce n'était pas pour la première fois que nous pouissions un cri d'alarme en regardant ce qui se passe en Italie, en examinant l'attitude du chancelier dans tous les incidents auxquels ont donné lieu les projets d'une entente austro-italienne ou austro-allemande. En maintes circonstances nous avons, comme autrefois les Romains au Forum, crié: « Caecum consules! » et l'on s'est moqué de nous! et les radicaux ont continué de pousser le gouvernement à une hostilité implacable contre le Pape, qu'ils traitent chaque jour dans la boue en excitant les Italiens à chasser Léon XIII du Vatican! »

Or, que se passe-t-il aujourd'hui? Le voici:

la dépêche suivante que nous avons fait connaître à nos lecteurs: (Service spécial de la République française.) Berlin, 28 décembre, à 8 h. 50, soir.

Suivant le correspondant de la feuille de Berlin la dépêche suivante: « Le prince de Bismarck a déclaré que la ferme volonté de M. l'empereur, c'est d'assurer l'indépendance du Pape, dans l'intérêt de l'Europe, puisque l'Italie s'en montre incapable. »

Si l'on se reporte aux discours du prince de Bismarck, aux articles commentaires de la presse allemande, on reconnaît que cette dépêche a une importance capitale, car elle corrobore tout ce qui a été dit et écrit en Allemagne depuis des mois sur la question, écrits et dits que les radicaux affectent de traiter dédaigneusement. Mais n'est-on pas encore en droit de considérer la nouvelle comme d'autant plus grave qu'elle est reproduite par la République française.

A la vérité, le Diritto, organe de M. Depretis, répond aux agissements de M. de Bismarck en véritable matamore, son article, est un véritable défi jeté à l'Allemagne et au catholicisme; défi imprudent, car il est menaçant pour la tranquillité européenne.

De gros événements se préparent donc, et ce n'est pas se hasarder témérairement que de prédire que les printemps prochains pourront bien les voir éclater.

La Justice prend les choses à la légère, et avec cette désinvolture qui n'appartient qu'aux radicaux aux vastes conceptions, elle dit péremptoirement:

« Il y a dès aujourd'hui une réponse à faire aux intentions de M. de Bismarck: c'est de supprimer l'ambassade du Vatican. »

C'est-à-dire faire cause commune avec l'Italie révolutionnaire, et offrir à M. de Bismarck l'occasion qu'il cherche, car comme le disait le correspondant de la Patrie, il n'existe pas parmi nos hommes d'Etat de gauche, un personnage capable d'empêcher la Chambre d'aller porter secours aux révolutionnaires italiens, au risque de rencontrer sur la frontière une sentinelle prussienne.

LA FIN DU DOSSIER BOKHOS

La publication du dossier Bokhos est terminée. Les fragments intéressants constituent contre M. Roustan le plus acablant réquisitoire.

Rien, dans le dossier, ne justifie M. Roustan; et tout ce qui est relatif à son administration le condamne, au contraire.

La publication de ces documents prouve une fois de plus l'imbécillité absolue de l'opportuniste. Jamais on n'a vu des gens déployer pareille maladresse dans une pareille affaire.

Ils savaient à quoi s'en tenir sur les tripotages tunisiens, et ils ont fait le procès! Ils connaissaient les passages graves du dossier Bokhos, et ils publient ces documents!

Il leur était cependant bien facile d'empêcher la lumière de se faire, en n'imposant pas à M. Roustan l'obligation de poursuivre M. Rochefort et de ne livrant pas à la publicité le dossier Bokhos.

Mais... « Quos vult perdere Jupiter dementat. » EDMOND BÉRAUD.

LES INONDATIONS EN ALGÉRIE

Relizane, le 30 décembre 1881. J'apprends que le courrier de France par Oran doit partir demain. Des cavaliers font le service des dépêches, car la rupture de la voie ferrée rend impossible par chemin de fer. Je vais donc achever le récit douloureux des épreuves auxquelles toute cette région vient d'être soumise.

Et d'abord, je dois vous dire les dégâts causés à Relizane par l'envahissement des eaux de la Mina.

La ville est protégée contre les débordements de cette rivière, par une double digue: l'une, qui s'appuie sur la rive droite et défend la haute ville et les jardins; l'autre, qui longe la rive gauche et sert de protection aux termes de la plaine.

Entre ces deux lignes de défense contre l'invasion des eaux s'élevait un barrage, dont l'origine remonte à l'occupation romaine. Emmagasines dans ce vaste bassin, les eaux de la Mina, alimentent des moulins; elles allaient ensuite fertiliser les cultures de la plaine. Une partie de ces eaux était conduite au loin, pour les besoins des légions, sur des aqueducs, dont il reste de très beaux vestiges.

Aujourd'hui, le barrage n'a pas d'autre objectif que l'alimentation de la ville et la fécondation des cultures dans la vallée.

Bref, les masses d'eau se sont précipitées avec tant de violence du haut des montagnes de Tiarret, qu'elles ont brisé les digues, renversé les obstacles qu'on a vainement voulu leur opposer, et là, comme à Perrégaux, elles ont produit de graves dommages.

C'est aussi la voie ferrée, dont les remblais ont formé barrage devant le torrent débordé, qui a fait causer d'irréparables désastres. Déjà, le flot renversait la basse ville, en qu'on appelle « les jardins », l'envahit les mesures des malheureux jardiniers, et malgré leurs appels désespérés, deux personnes périssent dans leur logis dont elles ne peuvent sortir. Un courageux indigène se jette trois fois à la nage pour secourir ces pauvres gens, il pérît victime de son dévouement.

Le bassin s'élève à toutes volées, le tambour de ville met en éveil les habitants, car le danger semble croître à toute minute, lorsqu'un bruit semblable au grondement de la foudre se fait entendre, c'est l'indigène formé par la chaussée du chemin de fer, qui vient de céder sous la pression du torrent. La voie est emportée sur une longueur de trois cents mètres, mais Relizane est sauvé.

Voici d'abord le plan du chemin de fer qui menait à Saïda. La chaussée sur laquelle nous marchons n'a pas même conservé l'impression de la voie ferrée. Les rails et leur armature de madriers, tous à été porté en bloc à 600 mètres et planté là, debout, comme une énorme palissade, autour de l'ancien marché dont il ne reste pas pierre sur pierre.

Et l'emplacement d'une maison de brigadier. Il n'en reste que juste le dallage du rez-de-chaussée. Des murs, pas de trace; la toiture, les meubles, les objets, tout a disparu! Que sont devenus les malheureux habitants qui vivaient sous ce toit dont on retrouve les débris portés au loin?

Nous sommes au 5^e kilomètre d'Arzew, ainsi que le constate un poteau resté seul debout après la tornade. Tout autour les peupliers qui longeaient la direction de la ville, indiquant la marche furieuse suivie par les eaux. Et le barrage est à 6^e kilomètre!

En face de nous, et séparé de la route par un ravin profond, s'élève un large plateau sur lequel vivait la population d'un village nègre. L'eau a tourbillonné tout autour pendant plusieurs heures, et pendant que la ville de Perrégaux était engloutie, pendant que ses maisons de pierre défoncées par l'impétuosité du flot, les pauvres gorges de nègres restaient debout. Pas un homme, pas un fût de paille n'a été emporté.

Nous redescendons vers la ville. Encore une maison complètement détruite. La place qu'elle occupait nettement commença à se relever. C'était le logis d'un ménage d'ouvriers plâtriers. On distingue, dans le dallage de briques juxtaposées, la dimension des trois pièces qui formaient l'habitation de cette famille.

Il y avait là une jeune femme, son mari, deux petits enfants et la vieille mère. L'eau pénétrant dans la maison comme une trombe, murs et

toiture sont enlevés sans même effleurer les hôtes du logis. Le père a juste le temps de jeter les deux enfants sur ses épaules, et le flot qui tourbillonne entraîne au loin sa jeune femme et sa pauvre mère. On a retrouvé le cadavre de la vieille femme à sept kilomètres de là, au village de Sahonrice.

Nous voici devant une maison dont il ne reste plus que deux murailles encore debout et la toiture pendante. C'est une histoire lamentable. La maison était habitée par une nombreuse famille espagnole et des ouvriers briquetiers. La petite usine se trouve précisément dans la direction que suivait le torrent. En voyant l'eau pénétrer à flots dans leur logis, les seize personnes qui l'habitaient se hâtèrent sur la toiture. Mais le torrent gronda plus furieusement. Il ruota d'énormes troncs d'arbres qui vinrent frapper un bruit sinistre la muraille de pierre. Le mur a cédé, le toit s'effondra et quatorze de ses malheureux habitants furent ensevelis.

J'ai vu la dernière victime de ce drame sombre, étendue sur les dalles de l'église; près d'elle, pleurant une femme agouillée. C'était la mère, échappée comme par miracle à la mort qui l'a laissée seule sur la terre.

Si la ruine est complète pour tous les gens de la ville; si la misère de cette population sans asile, sans vêtement, sans pain, mérito sans doute et demande prompt secours, il faut bien ajouter que le contrat n'aura pas plus perdu dans l'immensité du désastre.

La terre asséchée par une sécheresse persistante va devenir d'une fécondité merveilleuse, absolument comme les plaines d'Egypte inondées par les débordements du Nil. Déjà les colons et les fermiers s'enquêtent des moyens qui pourront leur être fournis pour recommencer les labours et jeter de nouvelles semences. Viennent les printemps et les champs rayons d'été et jamais la plaine du Chéfil n'aura vu plus riche moisson.

Tu vois, me disait un Arabe échappé à la tempête, le Français maugraut hier à cause de la sécheresse; il gémit aujourd'hui parce que l'eau tombe et qu'il ne peut rien faire. Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut à la terre.

— Quand il ne pleut pas, il n'y a pas d'eau dans le barrage, alors il ne peut servir aux irrigations. Quand il pleut assez pour le remplir, il tombe aussi de l'eau dans la plaine pour foire pousser le blé.

Alors à quoi sert-il?... à faire périr le monde!... Ses gens ont une impitoyable logique. POSTHUS DE MONTLOIS.

CHRONIQUE

SON ALTESSE L'ARGENT On prétend que les députés de la Franco ont hâte de réviser la Constitution (ce dont par parenthèse nous nous moquons comme de l'an 40); mais ils paraissent tout avoir hâte de réviser la constitution de leurs émoluments.

Elargir la base électorale du Sénat, c'est bien; mais élargir la base pécuniaire de la Chambre, c'est encore mieux. Rien n'est plus urgent que de diminuer le nombre des inamovibles, si ce n'est d'augmenter le salaire des honoraires.

Enfin, la prudence commande, avant de limiter les attributions financières du Luxembourg, d'illuminer les satisfactions financières du Palais-Bourbon.

Les députés l'ont compris, et ils nous promettent d'opérer à bref délai cette importante réforme. 25 francs par jour ne leur suffisent pas; ils veulent 50 francs. Cependant, si la chose paraît un peu vive les se contentent de 33 francs 22 centimes. De telle sorte que, si jamais l'un d'eux est appelé à mourir sur une barricade, il pourra dire aux spectateurs: « Regardez comme on meurt pour 33 fr. 22. »

Cette requête était absolument prévue, et l'on doit reconnaître que le besoin s'en faisait sentir. Depuis un temps presque immémorial, on réclamait une légère augmentation pour les facteurs, pour les cantonniers, pour les instituteurs-adjoints, pour les gorgons de bureau des ministères, et, en général pour tous les petits employés. Chaque fois que la question revenait devant la Chambre, les députés répondaient: « Oui, mais l'état du budget ne nous permet pas

FEUILLETON DU 29 DÉCEMBRE

— 7 —

LA CHATAIGNE

IV SUITE

Justin ne me dépit pas au premier coup d'œil. C'était un travailleur dont son oncle faisait le plus grand cas, un homme sûr, offrant toutes les garanties d'un bon père de famille, qui avait toujours vécu sage-ment et qui pratiquait sa gravité n'était pas telle qu'elle excitât une douce gaieté, qu'il accueillait à ses heures après que l'étude était fermée. Enfin son organisation n'était nullement réfractaire aux arts, il chantait, la nature l'ayant doué d'une voix de basse, et il jouait de la clarinette. Que dirai-je? Justin fit ma conquête par ce motif surtout qu'il était sûr, bon et honnête, et que les imperfections superficielles que je remarquais en lui sont de celles qui disparaissent rapidement sous la culture d'une femme intelligente. Il réunissait les conditions essentielles d'un bonheur calme, un peu froid, monotone peut-être, mais acceptable et même désirable.

car je voulais préparer doucement Navah à un changement d'état. Elle n'avait jamais réfléchi au mariage. Ma mère cependant, elle me le dit ingénument, l'avait bien des fois pressenti à ce sujet; ce n'était que qu'à de longs intervalles, quand la conversation quotidienne abordait ce chapitre, pas assez pour qu'il résultât des entretiens autre chose qu'une opinion exprimée superficiellement. Néanmoins elle se souvenait d'avoir quelquefois exposé sinon ses désirs, elle n'en avait pas en pareille matière, du moins quelques-unes de ses aspirations. Enfin, elle tomba d'accord avec moi que le mariage est, pour toute créature humaine, un devoir, une des charges de cette existence qui ne nous est confiée qu'à titre temporaire; que notamment, dans la position où elle était, c'est-à-dire précieuse au premier chef, ce devoir s'imposait plus impérieusement que pour beaucoup d'autres, à cause de son isolement.

J'attends qu'elle fit, d'elle-même, arrivée à me dire: « Si un parti convenable », etc., et je lâchai Justin, qu'elle connaissait parfaitement. Elle ne leva pas même les yeux de son ouvrage, une broderie que je vois encore. Son gracieux visage n'eut pas une émotion appréciable; pour mon compte, j'y vainement épiait cette rougeur toute naturelle quand on parle à une demoiselle d'un futur. Elle fit simplement une petite moue qui la rendait ma foi très gentille, et un fin sourire souleva doucement les coins de ses lèvres. Cela dura bien dix ou vingt secondes, après lesquelles elle posa sa broderie sur la table, et, son regard impide à hauteur de mes yeux, elle me dit avec une placidité qui me renversa: « Je n'épouserai pas M. Justin. »

l'abandonner à la première escarmouche. D'ailleurs, comme homme et comme futur, il me semblait mériter d'être défendu, et je le défendis. Étant plein de moi sujet, puis-je que je n'avais étudié avec soin et tout récemment le feu abondant. Principalement, semblable à un bijoutier qui, en présentant à une cliente une parure de diamants, s'applique à la faire briller de tous ses feux, je m'attachai à développer les facettes de Justin, c'est-à-dire ce qui en lui était susceptible d'attirer l'attention d'une personne aussi sérieuse que Navah.

Je ne crois pas qu'elle en fut contrariée, n'ayant aucun motif pour le supposer, d'autant plus que nous avons tous les deux le temps et la facilité de nous consulter à loisir; car nous prenons nos repas ensemble et nous ne nous quittons guère de la table, surtout quand je suis au barillet. Donc la logique ne me permit pas d'autre conclusion, attendu que j'ai fini par apercevoir sur le visage de Navah, une fugitive nuance de rougeur, je ne tardai pas à être convaincu que mon plaidoyer produisait sur elle quelque impression, et que Justin, tombé du premier coup au plus profond de la rivière, tendait à remonter à la surface.

De pareils revirements sont ordinaires chez les femmes, loin qu'on doive les regarder comme une exception; j'en fus encouragé, et, je le dis sans fausse modestie, je crois que j'ai bien parlé. Lorsque j'eus fini, Navah me remercia de l'intérêt que je prenais à elle, se gronda de s'en montrer si peu reconnaissant et persista dans la déclaration très nette

qu'elle m'avait faite; elle n'y changea pas un seul mot. Le même « je n'épouserai pas M. Justin » sortit de ses lèvres.

— Cependant, objectai-je doucement, il me semble, Navah, que la proposition vaut la peine qu'on y réfléchisse; je n'ai pas la sottise de vous demander une réponse immédiate, prenez une semaine, deux, s'il le faut; examinez la question sous toutes ses faces, avec maturité, ne fûte-ce que pour votre conscience, et afin de ne pas vous menager plus tard des regrets stériles.

Si j'ai réussi à donner une idée, même très approximative, du caractère de Navah, il n'est personne qui, en apprenant ce qu'elle me répondit, ne ressente un étonnement égal à celui que j'ai éprouvé en l'écoulant.

Jamais, me dit-elle, je ne pourrais, je le sens, m'habituer à un mari portant des lunettes. Ce n'était pas sérieux, surtout ce n'était pas ressemblant. De la part de toute autre jeune fille, je l'aurais compris; mais Navah, non, jamais je ne me l'expliquai, je rendrai peut-être mieux ma pensée par une image. Navah affirma gravement qu'elle ne pourrait pas s'habituer à un mari à lunettes, me parut aussi surprenant qu'une guitare rendant des sons d'opérette. Après qu'elle m'eut fait cette réponse stupéfiante, elle se leva et elle alla s'accouder sur la véranda, avec laquelle communiquait de plein-pied une porte-fenêtre ouverte à cause de la chaleur. Je ne sais pas si j'ai dit ce qu'elle fit, ce qu'elle entendit avant lui; c'est le plus souvent à ce moment que nous causons, Navah et moi. Tout naturellement, ce besoin subit de respirer à l'air équivalait à me demander de ne pas insister, je me le tins pour dit, et je me promis de ne plus parler de Justin.

de préciser pourquoi elle refuse un homme, lorsque sa détermination tient exclusivement au défaut de convenance personnelle. Ainsi, par exemple, pour en revenir à Justin, sa position matérielle est bonne; non seulement il a quelque fortune par lui-même, mais encore il est l'héritier présumé d'un notaire; de plus il aura son étude, dont le produit n'est pas à dédaigner; si à cela s'ajoute la petite dot de Navah, les revenus du ménage atteindraient aisément 42 à 45,000 francs par an. Un millionnaire dirait que c'est peu de chose; ici c'est plus que l'aisance; mais assurément, pour un jeune homme sans aucune ressource, c'est la richesse.

— Que réve-t-elle donc, me disais-je, elle qui n'a pas l'imagination grise de romanesque, et qui sait que les principes charnels ne courent plus déguisés pour découvrir la bergère aux pieds de laquelle ils seront heureux de mettre leur couronne et leur royaume?

Mon opinion fut que Navah abandonnait la proie pour l'ombre, et qu'en repoussant trop légèrement Justin, elle commettait une sottise, car les lunettes n'étaient pas la véritable raison. Comme les trois quarts de celles données en pareil cas, elle ne signifiait rien; mais on en demande une, on dit toujours: pourquoi? Alors la pauvrette répond la première billesse venue; les plus saugrenues sont d'ailleurs les moins justes, et on qu'elles n'autorisent aucune discussion.

J'étais resté paisiblement assis en me livrant à ces réflexions. Tout à coup j'éprouvai le désir d'aller retrouver Navah, de protester que je n'avais nulle intention de lui repaître du mari qu'elle rejetait. Je me levai à mon tour, et m'en fus, en fredonnant, m'accouder aussi sur la balustrade de la véranda.

suave. Sur le balcon tout entouré de plantes grimpances, nous étions, Navah et moi, comme posés sur un bouquet de verdure. De la colline qu'occupe le Barillet se déroulaient une vue charmante, c'était la sonnerie de la nuit, la plus grande partie de son charme. Elle était pourtant délicieuse ce soir là. L'ombre, presque transparente, ne dissimulait pas assez complètement les grandes lignes du paysage pour que le regard n'en pût saisir les contours. Seulement, coteaux, prés, montagnes et vallées, n'avaient d'autre couleur qu'une teinte grise, légèrement opaque. Les dégradations de cette teinte, nuancée par la lune à son déclin, dont la lueur glissait çà et là, accusaient vaguement les plans et donnaient à l'ensemble une apparence vaporeuse qui tenait du fantastique. Juste en face de nous, limpide, uni et silencieux, le lac ressemblait à un immense bouchier d'acier poli sur la surface duquel se miraient les étoiles.

Robablement ma qualité d'amoureux me poussait aux sentiments tendres. A ce spectacle, je trouvais une séduction puissante et, sous cette influence, mon cœur se dilata; j'ai toujours été rêveur de ma nature.

Toute femme ce soir doit désirer qu'on l'aime à mort. Co vers bien connu d'un de nos grands poètes contemporains, m'était venu à la mémoire comme étant parfaitement en situation; je ne m'adressais à personne, sinon avant tout à moi-même. Enfin, pour parler net, mon imagination évoquait alors la douce image de celle à qui je devais bientôt unir ma vie. Je l'aurais voulue là, à mes côtés, regardant comme moi ce prestigieux point de vue.

(A suivre.)